

GUYLAINE TANGUAY LA LIGNE DROITE



Papa, ce livre est pour toi.

J'espère de tout mon cœur que tu vivras à travers mes mots, que mon histoire te remplira de bonheur et que le récit de ma vie de mère et de la femme que je suis devenue te rendra encore plus fier!

J'espère que tu pourras sentir tout l'amour profond que j'ai pour toi.

Je t'ai aimé, je t'ai pardonné et je t'aimerai toujours et, malgré tout, j'espère encore.

S i j'ai décidé de raconter des fragments de ma vie, c'est que je souhaite modestement que mon histoire puisse être une source d'inspiration pour ceux et celles qui l'ont perdue, qu'elle puisse donner du courage à ceux qui sont essoufflés, mais surtout redonner le droit d'exister à ceux qui croient qu'ils n'ont pas leur place dans cette vie.

Ce livre est aussi pour ma famille et pour moi. Il raconte notre vie, notre histoire, mon histoire, celle d'une fille qui malgré les embûches et les tempêtes a poursuivi son chemin. Cette fille a pleuré, elle a hurlé et elle a pardonné. Mais surtout, elle a souri, chanté et n'a jamais hésité à se raconter. À force d'écouter et d'admirer, elle est devenue une femme fière et heureuse. Elle a laissé passer les nuages gris pour faire place au soleil.

Elle a marché et trébuché sans jamais s'arrêter, en regardant toujours droit devant, laissant le passé derrière elle. Et c'est en ligne droite qu'elle poursuit son histoire.

Maman, Jimmy et Jacky, je ne vous oblige pas à me suivre, mais je vous demande d'avancer et de ne jamais vous arrêter. Soyez heureux!

Toi, papa, donne-nous la force de continuer et n'oublie jamais qu'on t'aime. Ne l'oublie jamais!

Ma famille

J e suis née le 23 septembre 1972, à Dolbeau-Mistassini, cette ville érigée aux abords du lac Saint-Jean, autour du moulin à papier, et entourée de forêts qui procurent le principal gagne-pain à sa population. Plus précisément dans le petit village de Girardville. Je suis l'aînée d'une famille de trois enfants.

Mon père, Guy Tanguay, était camionneur. Par la force des choses, il était souvent absent de la maison familiale. Plutôt petit et mince, il avait toutefois une musculature développée dont il aimait faire étalage. C'est pourquoi il adorait se promener torse nu. Je le trouvais très beau et séduisant, toujours bronzé et fier comme un paon. Il ne passait jamais inaperçu et, avec son sourire accrocheur et ses yeux bleus comme le lac tout autour, on lui pardonnait ses écarts de

conduite. Il était aussi reconnu pour sa générosité et ne craignait pas l'effort. On le surnommait «Bijou» parce qu'il adorait en porter. Montre au poignet, chaîne en or au cou, bagues dans presque tous les doigts, petits anneaux aux oreilles, il ne manquait plus que la dent en or pour devenir le modèle parfait du *bling bling*. À la fois libre et prisonnier de son image de mâle indomptable.

Ma mère, Claircy Dufour, ne lui ressemble en rien. Elle gardait le fort pendant ses nombreuses absences. Sans sacrifier sa féminité, elle était une femme pratico-pratique, ne négligeant rien pour assurer notre confort et notre sécurité. Lorsque nous revenions de l'école, elle nous accueillait avec joie et s'empressait de nous aider dans nos devoirs. Nous étions sa priorité. Ma mère est une femme débordante d'amour, dynamique et dévouée, et aujourd'hui encore elle est près de nous et s'occupe à merveille de ses petits-enfants. Je l'aime plus que tout.

Les fins de semaine, nous changions de régime. Accompagnée de son frère Bernard, notre oncle, ma mère chantait dans un bar ou à des mariages. Ce n'était pas vraiment un travail, plutôt une passion, car elle adorait chanter. Sa voix ressemble à celle de Chantal Pary. Une voix pure et cristalline qui va droit au cœur. Cette activité lui permettait de gagner un peu d'argent afin de mieux subvenir aux besoins de

ses enfants. Elle n'ambitionnait pas de faire carrière dans ce domaine, car ses enfants prenaient vraiment toute la place dans sa vie. C'était son choix. J'admire ma mère au plus haut point, c'est une femme courageuse et très forte, même si elle ne le réalise pas elle-même. Elle a une capacité de rebondir qui est impressionnante. Elle m'a transmis ses valeurs familiales, et je suis fière de dire que ma maman est ma meilleure complice.

Je suis la grande sœur de deux personnes très importantes dans ma vie: mes deux frères adorés, magnifiques, fiers et travaillants. En plus, ce sont des pères de famille exemplaires, des amoureux fidèles et généreux. Pour moi, ils représentent la perfection.

Mon frère Jacky, le bébé de la famille, est camionneur comme l'était mon père, tandis que Jimmy est technicien forestier. Ils aiment la nature et, même s'ils passent la majeure partie de leur temps en forêt, rien ne peut leur faire plus plaisir que de retourner dans le bois, la fin de semaine, pour relaxer, chasser ou juste passer de bons moments en famille au milieu de cette nature où ils se sentent totalement à l'abri des vicissitudes de la vie.

Jacky a trouvé sa perle rare, Joëlle, une femme de cœur et de famille. Ils sont tombés amoureux il y a presque vingt ans et, à les voir aujourd'hui, on dirait de jeunes tourtereaux. Joëlle est aussi passionnée par son métier de technicienne en pharmacie. Ils sont les parents d'une petite fille adorable, Camille, dont je suis fièrement la marraine.

Quant à Jimmy, il fait sa vie seul maintenant. Sa conjointe a décidé de prendre un chemin différent, mais en douceur et de manière que leur jeune fils, Edward, n'en ressente pas trop les conséquences. Mon ex-belle-sœur, Daisy, est une maman dévouée et passionnée, autant qu'elle l'est comme enseignante avec ses étudiants. Elle a tout mon respect et restera à jamais dans mon cœur. C'est la mère de notre petit Edward et nous aurons toujours cet enfant en commun. Jimmy excelle dans son domaine. Il sait être à la fois très ferme et très humain, deux choses primordiales dans son travail, qui comporte beaucoup de responsabilités. C'est aussi un homme très honnête et il a un cœur grand comme la Terre. En cela, nous nous ressemblons. Il est doté d'un certain talent, et même d'un talent certain pour la chanson. Sa voix ne laisse personne indifférent. Avec le groupe qu'il a formé, il donne de petits spectacles. Un jour, j'aimerais vraiment enregistrer un duo avec lui. On a le droit de rêver... Et tant qu'à y être, pourquoi pas avec Jacky, qui a aussi une très belle voix? Une chanson avec mes deux frères, ce serait génial!

La maison familiale

Nous habitions une grande maison dans la rue Fortin, près de l'aréna. On entrait directement dans l'immense cuisine. Le petit salon était à notre droite. Puis, un peu plus loin, il y avait la chambre de mes parents. Ensuite, le long du couloir, il y avait plusieurs portes à gauche et à droite, qui donnaient sur la salle de bain, sur ma chambre, puis sur la salle de lavage. Tout au fond, il y avait la chambre de mes deux frères.

L'étage était accessible par la salle de lavage, qui était deux fois plus grande que ma chambre. Il fallait monter un escalier étroit, puis ouvrir la trappe dans le plafond, qui donnait sur un vaste grenier aménagé. Je cachais tous mes trésors dans ce grenier. En fait, j'avais l'étage pour moi toute seule. Je passais mes journées à y

jouer. Avec les moyens du bord, j'avais transformé une simple pièce en maison complète, avec cuisine, salle de bain, salon... Une boîte de carton servait de cuisinière, une autre avec un trou au milieu pour y installer un vieux bol faisait office d'évier. Toutes sortes d'objets hétéroclites ramassés ici et là étaient utilisés comme meubles. Le plus intéressant était sans contredit mon petit ensemble de cuisine en bois, avec la table et les deux chaises. Sans oublier mon lit de bébé construit par mon grand-père Dufour. Tel était mon univers de rêve.

J'avais également organisé une autre petite pièce pour jouer à la Barbie. Elle était équipée de tous les meubles gonflables de couleurs orange, jaune et vert. J'avais même un Ken à qui je pouvais coller des barbes et des moustaches!

Mais le tout ne serait pas complet sans le bureau de poste et la caisse populaire que j'avais aménagés. Un vieux secrétaire me servait à ranger mes documents: des carnets de dépôts et de retraits que je prenais à la Caisse populaire du village. Et j'avais un tas d'estampes provenant de l'ancien commerce de ma grand-mère que je tapais sur le tampon encreur pour faire comme s'il s'agissait de véritables opérations. Je me sentais tout à fait à l'aise.

Mon père m'avait trouvé une vraie caisse enregistreuse. Elle était bleue et arrondie sur le dessus, avec de gros boutons noirs qu'il fallait enfoncer pour entrer les prix et un autre très gros sur la droite pour calculer le total. J'ai passé des heures à jouer avec cette vieille caisse. J'avais organisé mon magasin en bas, à la cuisine. Lorsque ma mère partait, on installait la caisse lourde comme une grosse pierre sur le comptoir-lunch, on sortait toutes les boîtes de conserve du garde-manger et j'invitais mes amies à venir jouer avec moi. Nous pouvions passer des heures à brasser de grosses affaires.

Dans cette maison, il y avait aussi une cave. Mes frères y avaient aménagé un coin où ils s'amusaient. Mais la partie la plus excitante se trouvait de l'autre côté de la fournaise. Une grosse pierre indiquait l'entrée d'un caveau. Le plafond y était très bas et nous allions nous y cacher. Tous les scénarios étaient permis, dans cet endroit un peu lugubre.

Notre maison était toujours pleine de gens. Les fins de semaine, ma mère invitait son monde pour jouer aux cartes, activité suivie d'un souper en famille. Moi, j'aimais bien inviter mes amies. Maman acquiesçait toujours à mes demandes, à la condition que je ramasse mes jouets après coup. Mes frères, eux, préféraient jouer ensemble ou encore avec des cousins en visite chez nous. Leurs journées commençaient très tôt le matin, vers cinq ou six heures, et elles se terminaient assez tôt. Il arrivait souvent qu'ils s'endorment

sur le tapis du salon après avoir pris leur bain. Ils n'en pouvaient plus.

Mais cette maison familiale n'était pas le lieu que de beaux moments. J'y ai enfoui des souvenirs douloureux. J'y ai laissé ma souffrance, ma tristesse, mes blessures et mes regrets. Au fond, j'y ai laissé une grande partie de ma jeunesse. Lorsque j'ai quitté mon village, je n'ai emporté que mes plus beaux souvenirs. Mais le passé nous rattrape toujours, et les moments marquants de notre enfance, heureux ou malheureux, nous suivent toute notre vie. C'est ce qu'on en fait qui compte vraiment.

Mon enfance

L'étaient toutes plissées. Les infirmières, qui en avaient vu d'autres, ont alors dit à ma mère que j'irais très loin dans la vie et que j'allais faire beaucoup de chemin. Je pense qu'elles avaient vu juste. Du chemin, j'en ai fait, et ce n'est pas terminé.

À cette époque, ma mère vivait encore chez mes grands-parents. Je suis vite devenue la petite poupée bien vivante que toute la famille s'arrachait, celle qui déjà, très jeune, laissait sa trace. J'adorais être parmi les gens, je voulais toujours en mettre plein la vue, et surtout j'aimais les distraire et les faire rire.

Je crois que je n'aimais pas les temps morts. J'avais besoin d'action, d'avoir du monde autour de moi. Le silence m'obsédait. Je sais pourtant qu'un silence peut être très éloquent et signifier davantage que bien des paroles.

Selon mes parents, j'ai commencé à chanter dès que j'ai commencé à parler. J'aimais capter l'attention de ma famille. Alors, très jeune, vers l'âge de deux ou trois ans, j'ai aussi commencé à danser. Je garde un souvenir attendri de cette époque où je croyais frôler le bonheur en étant le soleil autour duquel mon univers gravitait.

J'étais presque toujours chez ma grand-mère Dufour, qui hébergeait des pensionnaires. Un jour, j'y ai fait la connaissance d'une fille qui dansait du ballet jazz. J'étais impressionnée. Je la regardais danser et je rêvais d'être comme elle. Pour l'imiter, j'avais préparé un numéro. Je portais toujours la même robe pour ce numéro, ma petite robe de « danse », qui consistait en une jupette verte ondulée, un haut blanc avec de petites fleurs sur le devant et le dos découvert, bien évidemment. Cette magnifique robe avait été dessinée et confectionnée par ma tante Laurence, ma couturière de l'époque.

Comme j'avais déjà le sens du *punch*, j'avais créé une finale à couper le souffle. Lorsque la fin approchait, je m'installais au-dessus de la grande grille brune percée à même le plancher, qui laissait durant l'hiver monter la chaleur à l'étage supérieur, je m'accroupissais et je faisais pipi sur la grille... Pourquoi est-ce que j'effectuais ce

rituel? Je n'en ai aucune idée et peut-être que si un psy lit ma biographie il saura me donner une explication plausible. Sans doute était-ce pour faire rire ou «faire du drôle», comme je disais à l'époque.

J'avais toutes sortes de trucs bien à moi pour «faire du drôle ». Le jour du baptême de mon frère Jimmy, alors que je n'avais que trois ans, en apercevant le micro sur l'autel, j'ai tout de suite demandé à ma mère si je pouvais chanter. Le curé, qui m'avait entendue, m'avait invitée à monter et à interpréter une chanson. Or, la seule qui m'était venue à l'esprit a été *Prendre un verre de bière, mon minou.* Ce n'était certes pas un choix innocent. Je savais bien que dans un lieu sacré ça ferait rire les gens, et je trouvais ça tout à fait amusant. Bref, j'étais une fillette charmante, agréable et pleine de vie, mais également imprévisible.

J'avais décidé de parler et de chanter très jeune. Je tentais d'imiter ma mère, ce qui est compréhensible. D'ailleurs, je pensais que c'était comme ça pour tout le monde. Mon oncle Bernard chantait aussi. Alors il s'amusait à me faire répéter toutes sortes de choses. Il me surnommait «Guigne guigne la guitare». Pourquoi? Je vais devoir le lui demander... Une chose est certaine: j'avais une voix très juste.

Mon oncle s'assoyait à l'orgue dans le salon de mes grands-parents. Il jouait et moi, je chantais. Je vois encore cet orgue brun, avec plein de boutons de plastique de toutes les couleurs pour créer des rythmes et des sons, qui m'impressionnait. Mon oncle était un homme-orchestre et il était mon idole. Assise à ses côtés, je pouvais passer des heures à chanter tandis que ma grand-mère accomplissait ses tâches quotidiennes sans être incommodée. Elle faisait son pain et des tartes, raccommodait des vêtements usés tout en sifflotant des mélodies. Pour moi, c'était le bonheur à l'état pur.

La maison se transformait alors en une véritable ruche. Ça entrait et ça sortait sans arrêt. Certains venaient simplement piquer une jasette, d'autres entraient boire un café pendant que les enfants étaient à l'école. Il y avait toujours quelqu'un qui arrivait avec une poche de vêtements à raccommoder, des pantalons à raccourcir ou une jupe à rapetisser. C'était un rituel. Chaque jour, mes oncles prenaient leur pause-café chez ma grand-mère, assortie d'un dessert du jour. En fait, mon grand-père Dufour était menuisier et avait sa shop à bois de l'autre côté de la rue, à quelques pas. Les frères de ma mère étant eux aussi menuisiers, c'était devenu une entreprise familiale. Ma grand-mère avait confectionné de grandes pantoufles à enfiler par-dessus les bottes afin qu'ils n'aient pas à se déchausser en entrant dans la maison. Simone pensait vraiment à tout.

Tout en buvant leur café et en mangeant leur dessert, les visiteurs se berçaient sur les nombreuses chaises alignées contre les murs de l'immense pièce, à l'entrée de la maison. Sur ces chaises, de belles laizes tissées de couleurs vives étaient installées pour assurer le plus grand confort de tous. Je me sentais tellement bien dans cette ambiance chaleureuse, moi qui aime tant les discussions et les jasettes, que parfois je simulais un mal de ventre pour ne pas retourner à l'école l'après-midi. Et ça fonctionnait très souvent. Ma mère savait très bien que je ne souffrais d'aucun mal, mais elle devait se dire que j'apprenais autant qu'à l'école en écoutant les conversations de tout un chacun.

Il m'arrivait souvent de demander à mon grand-père un p'tit café pour faire comme les grands. Il me faisait un café «instantané» plutôt faible, et j'y trempais des biscuits à thé. C'était un délice. Récemment, j'ai essayé de refaire trempette avec les mêmes biscuits et le même type de café et l'expérience n'a pas été concluante.

J'aimais l'école et j'étais une petite fille organisée et dévouée. Je ne rencontrais pas de difficulté majeure, mais je n'avais aucun mérite car tout me semblait facile. Je terminais mes devoirs rapidement, mais je n'étudiais guère, et souvent pas du tout. J'aimais mes profs et je rêvais de suivre leurs traces. Après l'école, je restais

souvent sur place pour laver les brosses à tableau et je m'imaginais enseignante. Le bonheur.

En sixième année, ma professeure, sœur Marie-Ange, a découvert ma passion pour l'enseignement. Elle prédisait que je serais une très bonne pédagogue. «Tu aimes le monde, disaitelle, tu es enthousiaste et tu sais trouver des moyens pour transmettre ta passion. C'est le secret. Il faut y mettre tout son cœur et, comme ça, tu iras chercher celui des élèves qui seront devant toi.» Ce conseil me suit encore, j'y repense souvent. Pour m'encourager, elle me donnait de la correction à faire après la classe. J'avais la permission de m'asseoir à son bureau, d'utiliser sa plume rouge pour corriger. Je me suis longuement exercée à faire des «B» comme ceux qu'on trouvait sur nos copies d'examens. Cette professeure était également la directrice de la chorale où je chantais. Elle m'a vraiment marquée.

La sincérité des enseignants est pour beaucoup dans la réussite des étudiants. J'ai eu la chance d'avoir des professeures dévouées au primaire. Madame Margot, madame Éliette, madame Louise, madame Denise et madame Irène, vous avez toute mon admiration! Ma petite école de village était un endroit sain et agréable. Sa directrice, Mme Gisèle, était toujours disponible pour aider et pour nous écouter. Elle était comme la maman de tous les élèves. En écrivant ces mots, je suis émue jusqu'aux larmes. Je sens un grand vide en moi en repensant à ces moments. Une telle attention est chose rare aujourd'hui. Je me sens privilégiée de les avoir côtoyées. Je suis convaincue que l'enseignement est un don de soi et que c'est encore plus fort qu'une passion, c'est une véritable vocation. On leur doit notre considération, car ces personnes peuvent faire une grande différence dans la vie de nos petits, j'en suis convaincue.

«POURTANT, J'AVAIS TOUJOURS ÉTÉ UNE BATTANTE, UNE FILLE PLEINE DE RESSOURCES, MAIS LÀ JE TOUCHAIS LE FOND DU BARIL.»

Guylaine Tanguay chante depuis toujours. C'est sa passion, sa vie. Si elle a d'abord chanté pour suivre les traces de sa mère, elle a poursuivi pour garder la tête hors de l'eau trouble qu'était sa vie familiale. La petite fille de Girardville, au Lac-Saint-Jean, n'a jamais baissé les bras, malgré un père alcoolique et joueur compulsif qui a ruiné une grande partie de son enfance. Elle a décidé de regarder droit devant, et l'amour de son public l'a sauvée. Pour elle, emprunter un chemin sans embûches, c'est choisir un chemin qui ne nous mènera nulle part.

La Ligne droite est une délivrance pour Guylaine, une libération de toutes les souf-frances qu'elle traîne depuis trop longtemps. Mais, plus que tout, elle souhaite livrer dans ce récit un message d'espoir et laisser toute la place à la lumière, malgré les moments sombres que la vie peut parfois nous imposer.

